

LA MUSIQUE CONJUGUEE DES VENTS ET DES FLOTS.

Par Albert DE BURBURE,
Membre de l'Académie Belge de Marine.

La mer onctueuse et chatoyante, l'être vivant, la grande bête remuante, la mer en turie avec laquelle il faut se battre, celle que nous admirons parce qu'elle développe l'héroïsme, la mer créatrice ou nourricière, décrite par Michelet et chantée par Richepin, l'océan asservi et exploité, immense réservoir des forces de notre globe, recèle aussi, en lui-même, une étrange musique.

Quelles pages formidables ne nous aurait pas laissé notre génial van Beethoven, s'il lui avait été permis d'entendre le grand orchestre de la mer. Puisque dans l'orage — brutal et peu varié dans ses sonorités — il sut distinguer les voix que nous trouvons dans l'immortelle « Symphonie Pastorale », on devine ce que, dans une partition inspirée par l'Océan, le plus surhumain des musiciens aurait pu donner à l'humanité frémissante d'émotion.

Que l'on analyse tous les groupes du grand orchestre — si nous osons nous exprimer ainsi — de la mer, ou que l'on écoute l'ensemble, innombrables sont ses richesses musicales.

Car il y a, dans la mer, autre chose que du bruit. La mystérieuse et belle musique qu'elle berce dans ses vagues n'échappa pas d'ailleurs aux sagaces et poétiques observations de Michelet. Cette musique, il sut la percevoir d'une manière charmante.

Bien avant de voir la mer, on entend et on devine la redoutable ravageuse. D'abord, c'est un bruit lointain, sourd et uniforme. Mais ce bruit ne tarde pas à céder parce qu'il est couvert par d'autres résonnances. On en remarque bientôt la solennelle alternative, le retour invariable de la même note, forte et basse, qui de plus en plus roule et gronde. C'est un balancier aux oscillations musicales régulières, balancier qui n'a pas la monotonie des choses mécaniques et où l'on croit sentir la vibrante intonation de la vie.

En effet, quand, au moment du flux, la vague monte sur l'autre vague, au roulement orageux des eaux se mêle le bruit des coquillages et de tous ces milliers d'être divers qu'elle

apporte dans sa marche immense. Si le reflux est là, un bruissement fait comprendre qu'avec les sables la vague, remportant ce monde de tribus fidèles, le recueille en son sein.

Dans le sillage d'une mer calme, il n'est pas malaisé de percevoir, en de gracieux triolets — que la flûte et la clarinette seraient enchantées de reproduire — des sons musicaux d'une certaine netteté.

Deux grands virtuoses inséparables, mais éternels rivaux : le vent et la mer, se présentent à l'oreille de celui qui, en bordure de la plage, écoute avec attention. Il semble que l'un cherche, par sa virtuosité, à surpasser l'autre, de manière à l'étourdir tout à fait.

Tandis que le vent nous envoie la musique, exécutée par ses instruments à cordes et ornée d'innombrables passages chromatiques, la mer — beaucoup plus complexe dans ses conceptions musicales — emploie le grand orchestre. Cependant les fioritures chromatiques de cette musique du vent, parce qu'elles manquent d'imagination, sont plutôt ennuyeuses. C'est pourquoi l'observateur, las de les écouter, préfère concentrer son ouïe sur ce qu'il entendra dans la mer.

Attendons donc que le vent dorme ou se promène ailleurs pour étudier les gracieux arpèges exécutés par les petites vagues venant mourir au bord de la mer. Le son qu'elles produisent ne se ressemblent pas. Leur registre — toujours d'une variété infinie — étant extrêmement bas, on éprouve de la difficulté à les fixer avec précision.

Il est bon que la prévoyante nature se plut à agir ainsi, car si la mer nous eut envoyé toutes ses sonorités dans les clefs de fa, et de sol, par exemple, le vacarme d'une semblable orchestration aurait certainement assommé nos pauvres oreilles.

La musique des petites vagues, qui dansent quand la mer est un peu houleuse est, autour des brises-lames, moins fine que celle des vagues mourantes, mais d'un enregistrement plus aisé.

Les vagues d'attaque qui galopent sur nous à une quinzaine de mètres de la grève ont, avec leurs gammes montantes, dans des fugatos et canons imprévus, des sonorités très compliquées.

Dans le mouvement des grosses lames qui viennent derrière nous, il y a des accords massifs et imprécis appartenant à la même mystérieuse musique.

Si nous écoutons l'assaut des vagues contre une falaise rocheuse, deux accords, l'un net, le second arpégé, peuvent être perçus. Au large, nous entendrons souvent un son continu, sorte de point d'orgue qu'il ne faut pas confondre avec l'ennuyeuse « scie du vent ».

Les beaux morceaux symphoniques — mais incohérents et sans forme — que nous offre la mer, échappent aux profanes parce que, plus le registre des tons est bas, plus nous éprouvons de la difficulté à trouver pour eux une fixation musicale. C'est pourquoi, quand nous entendons ces tons dans un mouvement accéléré, notre oreille finit par ne plus les distinguer.

Etudions la mer qui nourrit en son sein des milliards d'êtres animés. Mais écoutons aussi une de ses plus belles forces spirituelles : celle qu'Eole et Neptune conjuguèrent pour le subtil plaisir de nos oreilles.
